



L'Affaire du Luberon

Scènes de la vie
maçonnique

Épisode 14

Yvette n'a d'abord pas voulu y croire.

Yvette n'a d'abord pas voulu y croire. C'est le titre de directeur qui la stupéfiait. Je n'ai rien à redire sur l'amour d'Yvette. Des millions d'hommes sont moins bien lotis que moi et notre couple tient depuis bientôt vingt ans, mais directeur ? Elle n'en revenait pas.

- Où est l'intérêt de ton patron là-dedans ?
- Notre affaire grandit.
- Ne dis pas « notre affaire ». Elle ne sera jamais la tienne.

Elle ne croyait pas à une promotion sans contrepartie.

- Et le salaire va suivre ?
- Je l'espère bien.
- Tu l'as négocié ?
- Ce n'était pas le bon moment. Nous n'en avons même pas parlé.
- Tu auras un bureau à toi ?
- Évidemment.
- Directeur, Vénérable, ça fait beaucoup d'un seul coup. N'attrape surtout pas la folie des grandeurs. Titou, il y a un piège là-dessous. Personne au monde n'a jamais donné rien pour rien.
- Tu soignes bien les gens pour rien.

- Pour un salaire de trois fois rien, mais pas pour rien. La maladie, la souffrance, la mort, c'est autre chose que le pinard. De toute façon, ils ne m'ont pas nommée directrice et, si cela m'arrivait, je me demanderais d'abord quelle saloperie se cache là-derrrière. Tout n'est pas blanc-blanc à l'hôpital.

Nous avons passé une très bonne nuit. Les femmes sont sensibles aux titres et au pouvoir. Même Yvette. On me l'avait dit, je l'ai vérifié par moi-même. Devenir vénérable m'aura déjà rapporté ça : une baise magnifique.

Ce fut après, juste avant de nous endormir, qu'Yvette m'apprit son échec auprès des teintureries et des pressings. Fantoche était déjà passé par là et nos commerçants n'ont pas cru à son histoire d'une infirmière de l'hôpital qui part à la recherche d'un pantalon.

Le lendemain, samedi, jour de la finale, nous avions droit comme prévu au face à face Le Chimpanzé - Le Bègue avec leurs fines équipes de tire-au-flanc professionnels qui jouent à la pétanque toute l'année au frais des syndicats d'initiative, des municipalités et des gros couillons qui parient leurs chemises sur l'un ou sur l'autre.

Pour qui sait de quels espoirs laïcs est née la *Coupe des Deltas*, c'est vraiment, cent ans après, la Coupe d'amertume. Je ne le répéterai jamais assez.

J'aurais très bien pu ne pas me montrer sur le Mail, d'autant qu'une radio locale mise à toute berzingue dans la coopérative donnait, mène par mène, les résultats de la Coupe. La finale se joue en deux parties de quinze points, suivies d'une Belle si nécessaire, également en quinze points. Le tout peut donc durer quatre heures. Les joueurs friment. Ils vont reconnaître le terrain centimètre carré par centimètre carré, retirent une brindille ou un caillou, se concertent, se disputent ou font semblant, hésitent, se décident, parlent à leurs boules comme à des enfants, bref tiennent la galerie en haleine. C'est un modèle pour nos hommes politiques, dont aucun depuis le Général de Gaulle n'a eu la carrure, la force de persuasion et l'autorité du Chimpanzé.

En fait, au-delà de la comédie, le vainqueur gagne gros. Les deux équipes ont si souvent joué l'une contre l'autre qu'elles connaissent les trucs et les faiblesses de l'autre et savent jouer le jeu, mais en plus de l'argent, Bègue et Chimpanzé veulent du prestige. Il leur servira toute la saison, de Marseille à Menton, dans des parties qui sont aux boules ce que sont les critériums pour le vélo.

Bosser calmement quand la radio locale hurle en continu partout dans la coopérative les résultats mène par mène n'est absolument pas possible. Bouchon devant ! Boule derrière ! Il va tirer ? Oui, il la tire ! C'est gagné. Ah ! Le champion ! Chimpanzé, tu es le plus fort ! Que c'est bien joué ! Magnifique !

On se croirait au foot et ce que j'attendais, en écoutant distraitemment la finale, est enfin arrivé : Marie Blanc me demandait au téléphone. Elle fut très brève : « Monsieur Sérignan veut vous voir. Venez tout de suite si vous le pouvez. »

Bien sûr que je le pouvais ! Plus personne, déjà, ne parlait du crime dans la villa du Luberon. Toute l'attention s'était reportée sur la finale de la Coupe, mais moi, au centre du cercle ou en périphérie, j'attendais l'appel de Marie Blanc. Pour tout le monde, le coupable, Bernard, était sous les verrous. Affaire classée jusqu'aux assises. Pauvre Bernard ! Pauvre poète ! Qui s'en irait chercher plus loin ? Mais Théo veut enfin que je vienne. Je m'arrache de la coopérative et je bondis à Mégara.

Quand je parle de bondir, c'est dans ma tête que je vais vite. En réalité, toutes les rues de la Ville-haute sont interdites à la circulation. L'approche du Mail est totalement impossible en voiture. Je me gare donc en fausse où je le peux et c'est à pied que j'arrive tout essoufflé dans la petite rue pavée. Je sonne au portail.

J'entends glisser un pas. Marie m'ouvre et elle m'embrasse. Je ne m'y attendais pas. J'ai même eu un petit mouvement de recul, mais je me suis repris très vite et je me suis laissé embrasser. Marie sentait rudement fort l'huile solaire, mais c'était bon. Elle m'a juste un petit peu graissé la joue.

Théo était installé dans un fauteuil de rotin à la limite de l'ombre du grand platane. Les autres sièges se trouvaient au soleil. Théo s'en excusa et me montrant Marie, me dit :

- Elle a envie d'être au soleil. C'est une Parisienne. Il faut le lui pardonner. Va te chercher un autre fauteuil si tu veux te mettre à l'abri du fada. Marie souhaite te parler.

Elle voulait interroger l'un d'entre nous, et de préférence moi, sur Marianne, sa réputation dans nos loges, le genre de relations qu'elle avait nouées à La Roquebrussanne. Il fallait mettre Ulysse à part. Elle l'appelait Jean-Michel. Oui, à part car, me dit-elle, une vraie passion du théâtre vous met à part de tout, peut-être même à côté de votre propre vie. Marianne savait que Jean-Michel était membre de la même obédience que *Le Cheminot*.

- Marianne et moi, nous avons toujours appelé ainsi Monsieur Sérignan.

Où voulait-elle en venir ?

- Marie, me dit alors Théo, s'interroge sur nos frères. Elle n'est pas sûre que nous soyons honnêtes. Je lui ai dit que ton travail de secrétaire depuis dix ans et ton attention à la psychologie des hommes te qualifiaient plus que personne. Réponds à Marie simplement, sans aucune précaution, sans gêne, sans pudeur. Et sans égard pour moi. Devant elle, tu peux tout dire. Nous avons tellement de chagrin, elle et moi, que tu ne peux pas en ajouter. Tu es à peu près de l'âge de Marianne. Cela aussi compte pour Marie. Dis tout ce que tu sais, Titou. Fais-le pour moi. Dis tout.

Marie ne se rendait pas bien compte de ce qu'est une loge. Elle s'imaginait que nous avions une pensée collective, comme peuvent l'avoir les gens d'un même parti politique ou d'une même religion. Or, nous sommes à la fois, les uns pour les autres, des intimes et des étrangers. Il y a évidemment des relations privilégiées entre certains frères, Théo et moi par exemple ou Nestor et Ciu, mais dans de nombreux cas, nous savons peu de choses de l'intimité de nos frères. Quelques-uns sont parfois séparés de leur femme depuis deux ou trois ans et nous le découvrons à l'occasion d'un banquet familial, quand le frère nous arrive avec une autre femme. Nous hésitons un moment, expliquai-je à Marie, surtout si c'est un frère de Carpentras ou d'Avignon. Sa femme aurait-elle à ce point rajeuni ou est-ce une autre ? Non. Il en a changé sans nous le dire. Nous faisons alors semblant de ne pas y prendre garde.

Que pensaient nos frères de Marianne ? Collectivement, rien. La loge n'émet pas de pensées communes. Elle réunit des hommes qui pensent différemment sur tout ou presque tout. Il n'y a pas d'opinion générale en franc-maçonnerie, sauf peut-être sur le respect de la laïcité au Grand Orient, mais pas à la Grande Loge où de nombreux frères ne se sentent pas concernés.

- Tu progresses, Titou, me dit Théo, non sans une pointe de moquerie.
- Marie, pourquoi voulez-vous savoir ce que nous pensions de Marianne ?
- Sois plus claire, Marie, dit Théo. Tu peux avoir confiance en Titou. Il te dira tout ce qu'il sait.

J'avais peur d'être interrogé sur les orgies. Au reste, je connaissais très mal Marianne, femme trop belle et trop connue pour que j'aie jamais osé lui parler. Je savais qu'elle était la fille de Théo depuis moins de trois jours. Pour moi, elle avait été la

copine d'Ulysse, puis son ex-copine, comme plusieurs autres jeunes femmes qui nous lui avions connues.

- Elle m'a souvent parlé de vous, Titou. Vous lui plaisiez beaucoup.

Elle me disait ça pour la deuxième fois. C'en était trop d'un seul coup : directeur, vénérable, et je plaisais à Marianne ! Stop Titou, stop ! Tu vas attraper la folie des grandeurs.

- Je serai plus directe. N'ayez pas peur de me blesser. Parmi vos amis, ma fille avait-elle la réputation d'accepter facilement les amants ?

Quelle question ! Que veut dire accepter facilement les amants ? Séduire les femmes est horriblement difficile pour certains hommes et très facile pour d'autres. Je n'ai pas su répondre à Marie. Après un regard implorant vers Théo, elle m'a donné alors plus d'explications sur ce qu'elle espérait apprendre de moi. Le commandant Moret, ce fantoche qui avait arrêté Bernard, était venu à Mégara la veille et ils avaient longuement parlé, Marie, Théo et lui.

- Il ne nous a pas interrogés. Nous avons seulement causé librement. Posément. Calmement. Intelligemment. Comme trois êtres humains qui veulent faire front contre le crime. Je vois en ce Moret un policier très remarquable et très humain. Ne l'appellez plus fantoche, je vous en prie.

Il ne croyait pas à la culpabilité de Bernard, m'expliqua-t-elle. C'était maintenant de la responsabilité du juge d'instruction de le libérer ou de le mettre en examen, mais lui-même restait en chasse. Il voulait à tout prix mettre la main sur le vrai meurtrier de Marianne.

- Moi aussi, me dit Marie, je veux le démasquer. J'aiderai la police de toutes mes forces.

Marie m'interrogeait pour que j'apporte des réponses aux questions que se posait le commandant Moret. Des questions de fond. Théo lui avait dit que ma loge m'avait chargé du procès-verbal de tout ce que nous apprenions et pourrions découvrir. Qui mieux que moi pouvait satisfaire sa soif angoissée de savoir ?

- Le commandant Moret fait une hypothèse, reprit Marie. Une dispute d'amants ou de non-amants tourne mal. Le meurtrier étrangle ma fille, mais elle n'est pas morte et, pris de panique, son agresseur la tue avec un couteau de cuisine à longue lame très aiguisée. Le meurtrier quitte alors précipitamment la villa du Luberon et va se montrer à Mégara. Là, lui vient l'idée de faire accuser *Le Cheminot*. Il dérobe une sacoche qu'il prend pour celle de Théo et

retourne dans la villa pour tout bien nettoyer, essuyer le couteau, effacer ses empreintes et glisser la sacoche dans le tiroir de la table de nuit. Il a tout son temps, les gardiens marocains ne devant pas revenir avant deux ou trois jours. Le commandant Moret pense que ni Théo ni Bernard ne pouvaient confondre les sacs et qu'ils sont donc tous les deux disculpés.

J'ai répliqué très fermement :

- Cela suppose au meurtrier un cynisme tellement épouvantable que je ne peux croire qu'un frère en soit capable.

Je pensais sans le dire à Nédelec, le seul à mes yeux parmi les connaissances de Marianne à pouvoir imaginer et exécuter un plan aussi abominable. Je demandai :

- Marie, pourquoi avez-vous dit un amant ou un non-amant ?
- Plutôt un non-amant, trancha Théo. C'est aussi l'avis du commandant Moret. Un jaloux, un homme qui ne parvient pas à ses fins, qui perd patience et qui tue. L'acte fait, il retrouve ses esprits et organise la scène de crime.

Théo baissa la tête, se tut pendant un long moment et nous déclara :

- Marianne n'a eu aucun amant après Jean-Michel. Elle me l'a confié.

Marie confirma. Marianne, d'après ses deux parents, vivait sans homme depuis sa séparation. Ouf ! J'échappais aux orgies en espérant que ni Marie ni Théo n'en aient eu vent. Marie revint cependant à sa question de départ :

- Croyait-on dans nos loges que Marie s'offrait à n'importe qui ?
- Non, répondis-je, mais, le disant, je me suis rappelé que Gilbert, sûr de lui, nous avait déclaré à Louis Jamet et à moi qu'elle couchait avec Théo.

Il dut sentir que je parlais faux. Si affaibli, si peu lui-même dans ce fauteuil placé contre ses habitudes à la limite de l'ombre et du soleil, il se dressa d'un seul coup et ses jambes tremblaient de colère :

- Nous avons des jaloux en loge, Titou, et il y a même eu des imbéciles qui m'ont cru et déclaré l'amant de Marianne. Pensez donc ! Je l'hébergeais chez moi du vivant d'Antoinette, puis après sa mort. Certains m'ont même félicité avec des phrases à double sens.

- Tu l'aimais. Cela devait sauter aux yeux, dit Marie. Qui, selon vous, Titou, pouvait être le plus jaloux de Théo ? Qui le croyait l'amant de Marianne ?
- Pas un seul frère de *La Justice*, répondis-je, prêt à défendre tous les miens et pensant par en dessous mes mots que Gilbert n'était ni de ma loge ni de mon obédience.

Marie parut impressionnée par une aussi farouche certitude.

- Vraiment, vous ne voyez personne ?
- Personne.

Mais comment ne pas penser à Gilbert ? Ma propre duplicité m'effraya.

- Moi non plus, dit Théo, je ne soupçonne personne. Qu'on me croie l'amant de Marianne, je ne pouvais pas l'empêcher. Titou, tu penses que beaucoup l'ont imaginé ?

Croyant bien faire, j'ai alors expliqué comment Marianne était venue dans la conversation avec mon directeur : Il avait lu sur Internet que j'étais vénérable de *La Justice* et que maître Baldini m'avait reçu. Théo bondit :...

- Sur Internet ? Que tu es vénérable ? Je vais devenir fou ! C'est sur Internet maintenant que nous apprenons si notre loge nous a élu ou non ? Va-t-en, Titou, va-t-en et ne remets plus jamais les pieds à Mégara ! Je ne veux plus aucun rapport avec toi !

Il m'humiliait devant Marie. Je n'ai pas pu le supporter :

- Tu me demandes de parler sans aucune retenue et, au premier mot, tu me jettes dehors ?
- Tu n'es même pas encore élu par ta loge et tu te rends chez ce truand de Baldini en tant que vénérable ? Va-t-en, Titou. Je ne veux plus jamais te voir.

Il était malheureux. Pour qui avait connu Théo du temps de son rayonnement, le voir dans son déclin, sur sa fin, épuisé de chagrin, les jambes tremblantes, la voix cassée, c'était l'impasse, une impasse semblable à cette ruelle ombragée dont le pavage très ancien mène au portail de Mégara. Ce lourd portail vert sombre allait m'être fermé désormais. J'ai failli en pleurer. Comme était loin le jour où Théo m'avait parlé pour la première fois de l'initiation par le chemin des crêtes !

Un jour d'il y avait deux ou trois ans, il m'accueillit froidement et me déclara que nous avions à parler. Yvette lui avait révélé que j'écrivais la nuit comme un forcené pour exprimer ma loge dans toutes ses profondeurs.

- J'écris ce qui se passe en tenue, Théo, rien de plus.

- Ce qui se passe ou ce que toi, tu penses qu'il se passe ? Je respecte les loges du Grand Orient, mais vous avez tendance à trop vous en tenir à la contingence. Tu étudieras le mot contingence dans le dictionnaire.
- Tu m'as déjà fait ce reproche, Théo, et je connais le mot contingence.
- Tu fais donc bien la différence entre le contingent et le fondamental ? Ma loge a pris pour titre distinctif *Le Chemin*. Il s'agit, tu le comprends bien, du chemin initiatique, mais pas n'importe lequel, le chemin initiatique maçonnique. Je suis contre les salades ésotériques et toute cette littérature de bas étage qui traîne dans les bibliothèques de loges. Tous ces auteurs écrivent comme des curés et, compliquant tout, ils manquent l'essentiel. Ils empruntent un peu à tout le monde et créent la confusion. Les loges en oublient le fondamental.
- Je fais de mon mieux, Théo.
- De ton mieux ? Méfie-toi des bons sentiments. Ils mènent au minimalisme et, sous la trompeuse apparence des hauteurs de vue, ils font la très mauvaise littérature maçonnique. Ma loge s'appelle *Le Chemin*. Rappelle-toi que ce chemin est le chemin des crêtes. *La Justice, La Lumière, Le Chemin*, trois loges, mais la même voie. À chaque ligne de tes procès-verbaux, n'oublie jamais que nous allons par le chemin des crêtes. Nous ne sommes supérieurs à personne, mais nous marchons sur un chemin dominant, bien au-dessus des contingences. Là où nous avançons, nous n'avons pas droit aux petits sentiments dont le Grand Orient se fait à mon avis bien trop souvent l'écho pour des raisons bassement politiques.
- Théo ! protestai-je.
- Au Grand Orient, vous valez mieux que la foule des rues, mais attention de ne pas vous y perdre. J'ai l'opinion publique en horreur et les déclarations de vos Grands Maîtres sont à frémir.

Ainsi avait longtemps parlé Théo. Au souvenir de ce temps passé, qui risquait fort de ne plus jamais revenir, je regardais Marie et, si ravagée qu'elle fût par le chagrin, j'ai senti que de nous trois, elle était la seule à se maintenir sur le chemin des crêtes, même si elle se tenait la tête à deux mains et caressait ses cheveux gris coupés ras, comme pour apaiser l'intérieur échauffé de son crâne. Je me levais pour m'en aller. Elle souleva sa tête

penchée, me fixa de ses yeux gris, si clairs qu'ils devenaient bleu pâle sous le grand ciel d'été et elle me dit :

- Ne partez pas, restez assis et répondez-moi. Marianne s'était forgée une mauvaise réputation, je le sais. Le commandant Moret me l'a confirmé. Elle vivait sans compagnon depuis sa séparation d'avec Jean-Michel. Je le lui reprochais. Je lui disais : « Sors, amuse-toi, ne t'en tiens pas à un seul homme. » Entre deux tournages, elle perdait pied, même si l'argent ne lui manquait pas. Elle restait accrochée à son téléphone et pestait contre son agent, croyant sa carrière finie dès qu'elle n'avait plus de projet précis et de contrat signé. Je pense aujourd'hui que le commandant Moret voit très juste : elle a été tuée par un homme grand, fort, avec de longues mains, qui la croyait une femme facile et qui n'a pas admis ses refus obstinés alors que, par provocation, elle se donnait l'air d'accepter n'importe qui sauf lui. Qui est cet homme, Titou ? Je suis certaine que vous le connaissez.

Gaston Nédelec ? Il était grand, il était fort, il était milliardaire, il n'était pas des nôtres et il était venu à Mégara, ce dimanche-là. Je l'y avais vu. Nous avions échangé trois mots. Il pouvait avoir ramassé la sacoche en la croyant celle de Théo qui, deux ans plus tôt, s'était amusé à courtiser sa femme publiquement avec des citations de Baudelaire. Je l'entendais encore : « *Ô femme dangereuse* ». Antoinette en riait, nous étions tous heureux, mais lui, mon nouveau grand patron, le richard qui venait d'acheter notre coopérative pour la dénaturer, s'était vu relégué en bout de table. Marianne, ce jour-là, pendant le dernier Grand Aïoli dont nous ne savions pas qu'il serait le dernier, s'était jouée de lui. Je la revoyais entourée de ses deux galants : le jeune qui recevait tant de petits bisous et le vieux pas si vieux que ça, toujours mains en avant, lui touchant les bras, les épaules, la naissance des seins. À l'évidence, il avait dû chercher à la revoir et, fin de l'histoire, avait tendu ces deux mêmes mains pour l'étrangler.

À l'issue du repas, le dimanche du dernier Grand Aïoli, lequel des deux hommes avait réussi à mener Marianne quelque part pour une petite sieste ou un semblant de sieste à l'heure de l'endormissement sous les effets de l'ail ? Brusquement, l'envie nous prend de nous étendre, sur un lit, dans un fauteuil, sur une chaise-longue ou sur une couverture jetée au sol à l'ombre des grands arbres. Chacun s'isole dans une semi-inconscience et la sieste peut devenir alors un immense plaisir solitaire, mais quand la chance vous sourit et que vous êtes à deux, collés l'un contre

l'autre, sans souci des regards qui peuvent se poser sur vous, le plaisir toujours très ralenti d'après l'aïoli ne peut se comparer à aucun. Il se dit même que, si un enfant est conçu dans cet instant de béatitude, il sera un adulte heureux, plus apte que tout autre aux grands bonheurs charnels.

Où s'était donc rendue Marianne pour sa sieste d'après le dernier Aïoli ? Dans sa chambre où manquait Ulysse ? Quelque part dans le jardin, bien suffisamment vaste pour que chacun s'isole ? Seule ou accompagnée ? Où se trouvait-elle pendant que, moi, j'entraînais Yvette sous le cerisier ? Nédelec lui a-t-il proposé pour les jours suivants une cabine sur son yacht à deux ponts ? L'a-t-elle envoyé balader, ce qui serait folie pour une comédienne ? Théâtre et cinéma ont besoin de sponsors. Que lui a-t-elle promis ou accordé ? Lui a-t-elle laissé un espoir ? Si oui, elle ne s'en est sans doute pas vantée à sa mère. C'était il y a un an, mais cette année-ci, quand nous nous sommes réunis de midi à minuit chez Théo, la chaleur de l'été a-t-elle réanimé chez le milliardaire Nédelec son désir de Marianne ? Où a pu le pousser ce désir renaissant avec l'été ou persistant depuis un an ? Il y a une impatience propre aux riches. Nous la connaissons bien, nous qui avons à les servir.

Je ne pouvais répondre à toutes ces questions. Je m'efforçais de demeurer au centre de cette affreuse affaire, mais je ne faisais que trotter en périphérie, comme Victor me l'avait annoncé. Quant à ne plus opposer le centre et la périphérie, le haut et le bas, la vie et la mort, comme ces fous de surréalistes s'en font une loi, comment voudriez-vous qu'un Titou y parvienne ?

Depuis le dernier de nos Grands Aïolis, j'avais perdu Marianne de vue. Or, il m'apparaissait de plus en plus clairement que Nédelec était le coupable. Si Marianne s'était retirée avec lui et non avec Gérard à l'heure de l'assoupissement, lorsque l'ail et le vin vous assomment, tout avait pu se passer, moment voluptueux où les idées se brouillent, heure en or où les corps alourdis et bienheureux s'abandonnent aux désirs les plus irréflechis, temps suspendu propice à la conception d'un enfant, d'un grand voyage ou d'un projet de vie.

Si Marianne avait finalement repoussé Nédelec, honteux et frustré, il se sera vengé, l'année d'après. C'était l'évidence même.

Mais je n'en ai rien dit à Marie en présence de Théo furieux contre moi. Comment l'aurais-je pu, moi, Titou ? Petit bébé d'une fille-mère, n'ayant jamais connu mon père, j'ai toujours pensé être né d'une sieste d'aïoli. C'était ma fierté, ma noblesse,

l'excuse de maman, ma conviction de mériter un beau destin et, quand Yvette avait répondu oui à ma demande d'amour, après en avoir été estomaqué, je me suis remémoré le vieil adage « Enfant d'une sieste d'aïoli sera heureux toute sa vie ».

- Nédelec ? me demanda soudain Théo. Pourquoi Nédelec à propos de Marianne ? Qu'ont-ils jamais eu en commun ?

Reprenant mon courage en main, aidé du regard de Marie, j'ai raconté ma nomination comme directeur des ventes locales sous Gaston Nédelec, notre vrai patron désormais. Il orienterait notre production, nos coupages, nos mélanges, nos achats de vin et nos ventes à l'export, Canada, Etats-Unis, sous l'appellation *Les Grands Vins du Sud de la France*.

- Mais quel rapport avec ma fille ?
- Il veut tout, cet homme-là. Il a certainement voulu aussi Marianne. Il est même derrière l'opération *Big Brother Bear*.

J'ai été un grand fou de parler de ça en un moment pareil. Une vague de mots me soulevait. Je voulais inconsciemment provoquer l'une des vieilles colères de Théo, mais ses anciennes colères étaient de fausses colères, le moyen pédagogique d'excellence. Elles puisaient dans les hauts-fonds de la littérature qu'il aimait. Il en jouait comme un acteur de tragédies, grecques ou romantiques, va hurler sa colère ou son épouvante. « La colère est l'exutoire des grands cœurs. Elle a enfanté les grandes lois » nous enseignait-il.

Moi, Titou, je notais tout sans forcément tout bien comprendre, car être un romantique, c'était surtout pour moi être un rêveur excité par son rêve. Nos loges, elles, devaient rester, ainsi ai-je pensé longtemps, de simples réalités concrètes au service de la République laïque.

Croyant provoquer une grosse colère de Théo, j'obtins l'effet contraire. Il regarda Marie, puis il m'observa longuement comme s'il me découvrait. Épuisé, la voix blanche, il acceptait avec accablement la situation telle que je la voyais et il me dit :

- Tu dois avoir raison, Titou. Je ne suis plus dans le coup. Nédelec ! Nédelec ! Ces gens-là veulent tout, nos vins, nos filles, nos paysages, notre littoral qu'ils couvrent de béton, ce sont des prédateurs et des barbares. N'en parlons plus. Enfermons-nous dans Mégara. Je vais doucement sortir de la vie. Ne nous occupons plus des bas-côtés. Je me dois de quitter la vie comme on sort de scène. *Fabula acta est*. La pièce est jouée, comme a dit l'Empereur Auguste en mourant.

- Ah ! Non ! *Cheminot*, non ! a crié Marie, cette femme sublime sur qui j'avais jeté mon dévolu. Non, Théo, non ! Tu ne me referas pas aujourd'hui le coup du *Phocéén* ! Tu es revenu dans ma vie et tu y resteras ! Assume, cette fois, *Cheminot* ! Assume et aide-moi. Continuez, votre enquête, Titou, mais je ne crois pas que ce Nédelec soit le meurtrier de Marie-Germaine. Qui, parmi vous, était le plus jaloux de Théo ?

J'aimais tout en Marie : son énergie, ses grands yeux clairs, sa force musclée de randonneuse, son cou tendu, ses bras nus tout bronzés, son parfum d'huile solaire à la noix de coco. J'aurais marché cent ans derrière elle sur le chemin des crêtes.

- Titou, ne nous arrêtons pourtant pas à ce Nédelec. Poursuivez votre travail de fourmi. Reprenez votre liste des présents et des absents à Mégara, peaufinez-la. Il faudra des preuves. Donnez-moi d'autres noms. Fouillez votre mémoire. À combien estimez-vous le nombre de ceux qui sont venus saluer *Le Cheminot* ce jour-là et ont pu entrer dans la maison pour y dérober la sacoche ?

J'ai répondu sans réfléchir, d'instinct, dans le trouble où m'avait mis le ton désespéré de Théo :

- Plus d'une centaine.
- Tant que ça ?

La série télévisée que Marianne avait tournée dans les environs d'Aix faisait des millions de téléspectateurs chaque lundi soir. Il se disait et il s'est écrit dans les magazines que la vedette habitait chez le professeur Théophile Sérignan à La Roquebrussanne. Sur ces millions de téléspectateurs, combien en a-il été qui ont espéré voir Marianne en se rendant à Mégara ? N'importe qui n'osait pas venir aux Grands Aiolis. Il fallait être frère, sœur ou invité. Ce dimanche-là, il s'est raconté sur le Mail qu'il y avait entrée libre chez Théo. Des anciens élèves sont venus avec leurs copains, des frères avec leurs fils, Nédelec est venu sans sa femme, mon directeur aussi et Raymonde, l'amie de ma femme, avec son dernier Jules. Ils espéraient tous approcher Marianne. J'ai même rencontré un couple au bas de l'escalier. Le garçon et la fille avaient visité tout l'étage. Ils étaient entrés dans les chambres, ils avaient utilisé les toilettes. J'ai le souvenir de la fille, une Espagnole aux cheveux très noirs piqués d'une petite fleur rouge, qui se prénomait Bégonia. Je lui ai dit pour plaisanter : « Il ne faut pas charrier dans les bégonias de Théo », mais elle n'a pas compris.

- Tant de monde, vraiment, Titou ?

- Oui, Marie.

Les curieux ont été déçus. Marianne Laroque n'avait aucune raison de saluer publiquement son père dont on ignorait qu'il était son père. Elle était partie pour la villa du Luberon. Qui le savait ? Découvrir un amoureux ou un amant éconduit parmi les présents de ce dimanche à Mégara, relevait de l'utopie, mais prendre ce travail-là, ou tout autre, comme la construction d'une cathédrale, telle est la morale du travailleur maçon. C'est la mienne en tout cas, vendeur à la coopérative ou secrétaire à *La Justice*. J'ai porté des milliers de bouteilles dans le coffre des voitures. J'ai écrit des milliers de pages pour nos procès-verbaux. Je n'en suis pas pour cela un saint ou un rêveur. Il est difficile de rêver quand on charge des cartons de bouteilles ou quand on rapporte ce qui s'est dit en loge avec un dictionnaire et une grammaire à portée de la main.

Aïcha est alors venue nous trouver sous le platane.

- Il fait trop chaud, Madame, pour laisser Monsieur Théo dehors comme un Parisien en vacances. Il doit rentrer dans la maison.

Ce n'était pas un ordre à discuter. Nous avons donc suivi Aïcha jusqu'à la bienfaisante fraîcheur du salon où l'obscurité, presque totale pour nous qui arrivions du jardin, nous a tranquilisés. J'ai aimé la manière dont Marie a posé une main sur le front de Théo et lui a dit :

- Tu avais si chaud ? Pourquoi ne pas me le dire ?
- Je désirais te faire plaisir, a-t-il répondu. Tu voulais la lumière du dehors.
- Disons-nous les choses sans détour, Titou, m'a dit Marie. Ne craignez pas de me choquer : Vous étiez tous amoureux de Marie-Germaine ?
- Ah ! Pas moi ! ai-je répondu avec trop de vivacité.

Je ne pouvais pas en rester là. Théo, aussi étonné que Marie par ma brutale dénégation, me regardait d'une façon nouvelle. Je me suis alors livré à eux sans pudeur, comme une femme tend ses seins nus :

- Depuis ma toute première enfance, j'ai retenu un mot qui n'avait pas de sens pour moi, dévolu, et je pensais qu'un jour, je jetterais ce dévolu sur quelqu'un. Maintenant, je devine le sens de dévolu, mais sans le préciser comme Théo voudrait qu'on traite chaque mot. Notre frère Victor le Belge demande plutôt que les mots flottent ou voltigent comme bouchons sur l'eau ou des oiseaux dans l'air qui

cherchent à s'accoupler. Car les mots se marient, se bousculent ou se mettent en bande pour voler.

- Pourquoi le dévolu, Titou ? me demanda Marie, très intriguée.
- Pour moi, le dévolu se jette comme une cape sur les épaules d'une femme, la cape de Zoro, une cape noire fermée au col avec une agrafe en argent. Petit garçon, je rêvais de porter cette grande cape noire. Jeter mon dévolu veut donc dire pour moi que je retire cette grande cape noire de mes épaules pour la jeter sur celles d'une femme dans le malheur. Vous me demandez si j'étais séduit par Marianne. Pas du tout. Elle m'attirait bien moins que vous, Marie. Lorsque je vous ai vue sur le Cours Mirabeau auprès d'Ulysse et que vous m'avez regardé avec tellement de larmes dans les yeux, j'ai jeté mon dévolu sur vous. Tant pis si je vous semble ridicule.
- Mais j'ai soixante-deux ans, Titou ! Vous en avez quarante !

La gêne, la honte, la peur m'étouffaient. Comment avais-je osé ? Tout faire, tout dire plutôt que d'être interdit de séjour à Mégara. Théo, silencieux, m'avait écouté. Une femme peut tout entendre, même les pensées les plus secrètes. Un homme, non. Il faut de la pudeur entre hommes et j'en avais terriblement manqué. Je restais tout tremblant d'avoir tant dit en ce moment tragique de l'existence de Théo. Marie a dû lire dans mes pensées. Elle a voulu éponger ma honte et elle m'a demandé :

- Découvrirez-vous le coupable, Titou ? Trouverez-vous des preuves ?
- Oui, Marie, lui ai-je répondu avec fermeté. Théo cite souvent un grand auteur français, je ne sais plus lequel, qui a écrit : « Je le suis, je veux l'être. » Je vous réponds de même : « Je suis celui qui peut découvrir le coupable. Je le suis, je veux l'être. »

À cet instant, j'ai laissé remonter dans ma mémoire un souvenir de Marianne, le plus ancien. Il s'était comme perdu dans les événements de la semaine.

Un soir, très tard, bien avant son grand succès dans la série télévisée qu'elle était venue tourner à Aix, j'ai vu Marianne pour la première fois. Je ne la connaissais même pas de nom. Le programme de la télé annonçait un film érotique avec une très belle fille. J'ai regardé ce film en attendant le retour d'Yvette, retenue à son hôpital. Le film était d'une grande bêtise. Un homme déshabillait complètement et très lentement la fille, puis

lui faisait l'amour en la tournant et la retournant dans tous les sens : le dos, les fesses, les seins, le ventre. Elle remuait comme rendue folle, agitait ses belles jambes et faisait semblant de jouir. Quand Yvette est rentrée de l'hôpital, elle m'a trouvé en train de regarder le film. Elle s'est assise un court moment auprès de moi, puis elle m'a dit : « Viens te coucher. J'ai du bien meilleur à t'offrir. »

Certes oui, du bien meilleur. Marianne n'a d'ailleurs plus jamais tourné de films semblables, mais celui que j'avais vu demeure dans de nombreuses mémoires, dont la mienne, comme une source de plaisir, polluée de vulgarité. Ce film est repassé sur une petite chaîne en heure très tardive après le grand succès du feuilleton, chacun sachant désormais qu'il s'agissait de Marianne Laroque, même si son nom ne figurait pas au générique. Je ne l'ai pas regardé à nouveau, mais on m'en a parlé à la coopérative. Il entrait donc dans l'image de Marianne comme une fenêtre sur la pornographie.

Il n'y a sans doute jamais eu de véritables orgies dans la villa du Luberon, seulement de petites fêtes d'amour autour de la piscine, mais nous sommes des milliers à avoir vu comment Marianne pouvait exposer son corps nu aux caresses, soulever haut ses jambes écartées, s'offrir, se pâmer, puis jouir à grand bruit. Comment dire à Marie cette vérité-la ? Théo, épuisé, souhaitait s'enfermer dans Mégara et quitter doucement la vie. Je me sentais au bout d'une longue marche vers une insupportable vérité.

Quand elle avait tourné ce film, m'avait confié Ulysse du temps qu'il vivait avec elle, Marie-Germaine Blanc n'était pas encore Marianne Laroque. Elle avait été gravement abusée par un producteur, petit filou, connu pour ça dans le métier. Plus tard, quand Marianne Laroque resplendissante nous a été présentée comme la nouvelle amie d'Ulysse, Yvette et moi, nous avons reconnu la baiseuse effrénée du film érotique et bien d'autres que nous ont dû faire le même rapprochement. Mais ce n'était là qu'une fleur lascive de plus piquée dans la couronne d'Ulysse, séducteur philosophe et faunesque. Marianne s'est ainsi retrouvée au centre des désirs que paraissait autoriser un pareil film et il m'était révélé clairement maintenant que ces désirs environnants, retenus par Jean-Michel Michel quand ils vivaient en couple, se sont libérés quand Marianne Laroque est devenue la belle délaissée.

Je n'ai pas dit tout ça dans la pénombre de Mégara. Cet intérieur calfeutré contre les excès de lumière ne cadrerait pas avec la

crudité d'un pareil éclairage sur l'image de Marianne. Je me suis donc tu devant Marie et Théo, parents désespérés. Après leur passage à la morgue d'Aix, auraient-ils supporté l'évocation de ce film qu'ils n'avaient pas dû voir ? Non, mais moi, l'ayant regardé par hasard, j'en conservais l'ombre portée sur leur fille et j'entendais encore Yvette me dire, aguichante : « Viens te coucher, Titou, j'ai bien mieux à t'offrir. »

- Tu vas nous laisser, maintenant, Titou. Marie et moi, nous sommes très fatigués.

Il me restait encore une demande à leur faire. Le secret absolu sur la paternité de Théo serait maintenu tant que ses fils n'auraient pas été mis au courant. J'étais d'accord, malgré le risque d'être de nouveau accusé de tromper la police. Mais, j'aurais bien voulu pouvoir tout dire à Marinette. Théo expliqua à Marie qui était Marinette, femme de son grand ami et frère Ciu, propriétaire de la Brasserie du Mail, un homme très capable, tout comme sa femme, d'enterrer profond un secret. Marie se déclara surprise par ma demande. Était-ce si difficile de se taire ? Elle-même avait gardé son secret pendant si longtemps et venait de le tenir encore devant le commandant Moret.

- Il ne s'est pas douté une seule seconde que je lui parlais devant le père de ma fille.

Dès lors, pourquoi prendre le risque de se confier à cette Marinette ? Marie ne voulait rien dire à personne ; Théo de même, sauf aux vénérables, à Thérèse et à moi. Rien ne pressait. Théo attendait la venue de ses fils, celle de Jean, depuis son dangereux Liban, celle de Frédéric depuis son voluptueux Brésil, sur une petite plage, paradis des homos.

- Titou, insista Marie, pourquoi cette exception en faveur de votre amie, même si vous êtes sûr d'elle ?

Je dus à nouveau m'expliquer en creusant au plus profond de moi. Je n'en revenais pas d'en dire autant et de le dire devant Théo qui m'avait toujours paralysé de timidité.

Marinette et moi, nous sommes nés à quelques jours d'intervalle et nos mamans habitaient dans la Ville-haute un même et vieil immeuble délabré tout proche de la rue Tournefort. Il n'y a plus que des Arabes et des Noirs pour occuper aujourd'hui des lieux aussi insalubres, en attendant leur réhabilitation qui les fera passer aux mains de riches Parisiens comme résidences secondaires.

Nos mamans sans argent s'entraidaient. Pour économiser l'eau chaude, elles me lavaient avec Marinette dans la même baignoire en émail rouge, puis quand nous avons grandi dans la même

lessiveuse grise. Nous avons commencé l'école ensemble, nous avons eu ensemble toutes nos maladies malgré les vaccins que nous avons reçus ensemble. Nous ne nous cachions rien. Nous étions si petitement logés qu'il ne pouvait y avoir aucun endroit où enfouir un secret.

De l'âge de six ans à dix ans, le soir tard quand le début d'obscurité était censé nous protéger, nos mamans nous envoyaient voler. « Allez, ouste ! Il est l'heure de voler », nous disaient-elles. Voler ne voulait pas dire s'élever dans les airs comme des oiseaux, mais dérober, rapiner, chaparder. Nos mères, sûres en cela de leur bon droit de pauvres, disaient tout simplement voler et elles n'avaient pas peur du mot. Voler quoi ? De quoi manger. L'idée de nos deux mères était que le peu d'argent qu'elles gagnaient ou recevaient en allocations ne devait pas servir à l'achat des fruits et des légumes. La viande, l'épicerie, les pâtes, les habits, oui, c'était à ça que l'argent servait. Les légumes et les fruits, non. Ils poussaient dans les jardins. Il suffisait d'aller les prendre sans se faire prendre.

De six à dix ans, Marinette et moi nous avons volé tous les fruits et légumes que nous avons mangés. Nous l'avons fait d'abord pour obéir à nos mamans, puis par jeu, pour le bonheur de nous montrer malins. Le chapardage fut notre honneur secret à tous les deux jusqu'au jour où la peur des gendarmes nous prit et nous nous sommes révoltés ensemble contre nos deux mamans. Nous n'irions plus voler dans les jardins.

Parmi ces jardins dont nous connaissions le moindre trou dans la clôture, il y avait le plus beau, le plus grand, le mieux soigné, le plus protégé par ses hauts murs, celui de Mégara. Nous nous aidions d'un poteau électrique en ciment collé contre le mur, tout à l'arrière du potager et hop ! nous sautions. Marinette me suivait pendant l'ascension, car elle ne voulait pas que j'en profite pour renifler de trop près sa culotte. Nous déterrions en priorité les pommes de terre. Il y en avait toute l'année ou presque. Maman aimait aussi beaucoup les tomates de Mégara qu'elle reconnaissait tout de suite. La maman de Marinette insistait sur les carottes et les haricots verts. « Prenez aussi une salade. Vous avez plus besoin de vitamines que les bourgeois. »

Aujourd'hui, Marinette est une des femmes les plus riches de La Roquebrussanne. C'est son mariage avec Ciu et la Brasserie du Mail qui expliquent sa fortune. On dit que, diablesse, elle a su attraper Ciu par la queue. Je sais, moi, qu'elle a été et qu'elle demeure folle amoureuse de lui.

Tant mieux si elle est riche. Il la trompe. Il est vieux. Elle continue pourtant de l'aimer comme aux premiers jours et c'est elle, en terrasse, qui fait le gros succès de sa brasserie. Bien des hommes y viennent et reviennent pour que Marinette les serve avec son beau sourire engageant et moqueur.

- Vous comprenez, dis-je à Marie, pourquoi le secret me pèse avec elle. Nous ne nous sommes jamais rien caché. C'est la première fois que je lui dissimule quelque chose. Je ne voudrais pas que, par ignorance, elle se laisse aller à parler de Marianne comme il ne le faudrait pas.
- Etes-vous sûr et certain qu'elle saura se taire ?

Quelle question ? Ancien voleur, ancienne voleuse, nous avons appris dès l'enfance comment adapter ce que nous disions à la tournure des vérités recevables. Marinette informée ne parlera pas, mais saura faire bavarder ses clients en terrasse.

Ce creux en moi, que le regard de Théo n'avait jamais fouillé à fond, mon petit creux intime, comme j'aime à le qualifier pour moi-même, jamais je ne l'avais montré si nu. Il n'y avait plus rien de caché en moi ni pour Marie ni pour Théo, sauf que j'avais déjà parlé à Yvette, mais ce n'était pas là une vérité recevable par eux deux.

- Tu vois, dis-je à Théo, j'ai bien souvent pensé aux pommes de terre d'Antoinette quand tu me corriges mes procès-verbaux. Tu regardais mon texte et tu me changeais quelques mots. Bien des fois, tu m'as expliqué ces corrections par le latin et par le grec. Tu déterrais le sens ancien du mot comme on déterre des pommes de terre. Je lisais mon procès-verbal à la tenue suivante, je recevais les félicitations du Frère Orateur qui concluait à le voter sans modification et je me suis dit bien souvent que mes belles phrases étaient de beaux légumes volés à Mégara.

Théo ne me répondit pas. Je m'étais laissé entraîner bien trop loin dans l'émotion. Il fit seulement un geste pour me dire de m'en aller. Marie me raccompagna au portail. Je me suis alors demandé si elle allait m'embrasser comme elle l'avait fait à mon arrivée.

- Connaissez-vous Hermann Hesse ? me demanda-t-elle.
- Non, lui répondis-je. Je devrais ?
- Vous n'avez jamais eu envie de lire *Siddharta* ?
- Je n'ai pas eu la chance d'aller au lycée avec Monsieur Sérignan comme professeur. Je ne sais pas qui est cet auteur.
- Vraiment ? Le nom de Hermann Hesse ne vous dit rien ?

Un vague souvenir m'est alors revenu.

- Je crois qu'il s'agit du parent de l'un de nos frères de la Grande Loge à Paris : Gilbert Hesse, un très grand ami de Théo.

Marie saisit mon bras.

- Ce Hesse a-t-il été présent à Mégara, ce dimanche de la mort de Marie-Germaine ? Figure-t-il sur votre liste quart d'heure par quart d'heure ?
- Il s'y est crédité de quarante quarts d'heures.
- Refaites les comptes. Vérifiez tout.
- Vous le soupçonnez ?
- Je dois soupçonner tous vos frères, Titou. Vous devez faire de même.

Serrant mon bras plus fort, elle m'attira contre elle.

- J'ai bien reçu votre dévolu. Je croyais ne plus avoir rien à espérer de personne et vous m'avez jeté sur les épaules votre cape noire de Zoro. Elle sera mon manteau de deuil. Merci, Titou, grand merci, mais continuez à vérifier tout l'emploi du temps de ce Gilbert Hesse. J'ai entendu l'une de ses conférences à Paris, rue Puteaux. Jean-Michel et Marie-Germaine m'y avait emmenée. Le ton, les mots choisis, l'arrogance, tout cela sonnait faux. Que de solennité pour un discours si creux !

Marie a ouvert le portail. Elle a fait quelques pas avec moi dans l'impasse et puis, soudain, elle m'a fait face. Je l'ai prise dans mes bras. Elle sanglotait. J'avais sous le menton ses tout petits cheveux soyeux. Elle sentait l'huile solaire à la noix de coco. Après un court instant, elle m'a redit « merci, Titou » et nous nous sommes repoussés l'un l'autre, bras tendus. Comme deux lutteurs. Comme deux qui ne seront jamais amants. J'ai marché dans l'impasse. J'ai entendu le portail se refermer. Il était temps de retourner à la coopérative, mais je voulais d'abord passer par la brasserie pour y embrasser Marinette.

à suivre...